

DE LA FOI A LA JUSTICE ET DE LA JUSTICE A LA FOI : PEDRO ARRUPE ET TIMOTHY RADCLIFFE

Introduction

Le journaliste Etienne Séguier écrit en février 2004 dans l'hebdomadaire *La Vie* que « les jésuites ont essuyé de sérieux problèmes d'image ces deux dernières décennies. Le conflit d'autorité entre la Compagnie et Jean-Paul II, au début du pontificat, a quelque peu entaché leur réputation. La destitution de Pedro Arrupe, leur général, en 1981, ou l'admonestation papale au Père Ernesto Cardenal, ministre sandiniste (extrême gauche) du Nicaragua, en 1983, ont laissé des traces. Plus près de nous, l'assassinat de Mgr Claverie, évêque d'Oran et dominicain, a conféré aux dominicains, aux yeux du public français, le lustre du martyr. Enfin, le livre de l'ancien maître de l'ordre, Timothy Radcliffe, a touché un large public (70.000 exemplaires), sans équivalent récemment chez les auteurs jésuites »¹.

La thématique "de la foi à la justice et de la justice à la foi" n'est pas l'exposé de l'œuvre des deux auteurs que je vous propose de découvrir. C'est une problématique qui est une porte d'entrée pour pénétrer la pensée des deux auteurs. Le passage de la foi à la justice et de la justice à la foi, comme les deux grandes figures que sont Pedro Arrupe pour les jésuites et Timothy Radcliffe pour les dominicains, illustrent 40 années d'histoire du rapport entre foi et société ou de l'Église au monde. La circularité de ce passage de la foi à la justice et de la justice à la foi continue d'alimenter la réflexion sur l'engagement social des croyants aujourd'hui. Deux citations pour éclairer cette circularité :

- La première de Pedro Arrupe : « la justice, c'est le sacrement de l'amour ». « [La] communion fraternelle de l'amour mutuel dans le Christ est la "koïnonia", l'attitude partagée avec tous d'un service fraternel qui se traduit en œuvres. Cette "koïnonia" qui naît de l'amour fraternel constitue dans la Compagnie tout l'ensemble de notre mission qui est d'aider les hommes à "croire" – au sens johannique de proclamation de la foi et de don de soi au Christ – en propageant la foi, et de les aider à s'aimer mutuellement en promouvant la justice entre eux. L'amour fraternel est l'expression de notre filiation divine (1 Jn 5,20) [...]. On ne peut pas aimer Dieu en solitaire, ni dans l'abstraction. C'est un amour trilatéral. Aimer ses frères et le montrer par des œuvres n'est pas chose artificielle, ajoutée à l'amour de Dieu pour compléter celui-ci. C'est une exigence constitutive de la notion même d'amour de Dieu. [...] Mais il faut aussi affirmer le contraire : il n'y a pas d'amour authentique des hommes, si nous considérons la réalité de notre christianisme, sans amour de Dieu. Ce qui nous est demandé n'est pas un amour de "philanthropie" mais de "philadelphie", de fraternité. En chaque homme, avec les circonstances concrètes qui sont les siennes, il y a une valeur qui ne dépend pas de moi et qui le fait semblable à moi. Dieu est en lui, avec son amour, qui m'attend, et c'est là un appel que je ne peux pas négliger. Refuser à un seul homme l'amour et le service que l'amour comporte, c'est refuser de lui reconnaître sa dignité et, en même temps, abdiquer la sienne propre, laquelle n'a pas de meilleur fondement. Il est fondamental que l'on ait une conscience claire de cette parité des dignités entre chacun de nous et nos semblables pour comprendre ce que supposent de monstrueux la haine, le fait d'abuser de la liberté d'un autre, l'exploitation, tout simplement le manque de miséricorde. [...] La présence de chaque homme devant moi en vient à être, fondamentalement, une forme de la présence de Dieu et l'exploitation de mon frère en vient à être l'exploitation implicite de Dieu. C'est comme on l'a dit, "le sacrement du prochain" »².

¹ Etienne SÉGUIER, « Jésuites-Dominicains : le tournant du match », dans *La Vie*, n°3050, 12/2/2004.

² « Conférence : "Enracinés et fondés dans la charité" (Ep 3,17) », dans Pedro ARRUPE, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude DIETSCH*, Paris, Centurion, 1982, p.170-171. ("Philadelphie" de *philos* = amour ; *adelphos* = frère).

- La seconde de Timothy Radcliffe : « *Face à la souffrance de l'humanité, devant la guerre, la pauvreté, la haine, nous aussi nous pouvons dire : "la victoire est certaine". Face au génocide rwandais, face aux tragédies des Balkans, lorsque la défaite de l'humanité paraît consommée, nous pouvons dire : "la victoire est certaine". Dans chacune de nos vies, même lorsque notre capacité à aimer, notre courage semblent détruits, nous pouvons dire : "la victoire est certaine". Lorsque la mort prétend un être que nous aimons et qu'il ne semble plus y avoir d'avenir, nous découvrons que ce n'est pas vrai. Le matin de Pâques, les disciples ont découvert que l'amour l'avait emporté sur la haine, l'amitié sur la trahison, que le sens avait triomphé du non-sens, que le Dieu fort nous rend fort. "La victoire est certaine". Dans une église d'Istanbul, j'ai vu un jour une très belle fresque du XIV^{ème} siècle qui représente le Christ ressuscité brisant les chaînes de la mort et libérant Adam et Ève. Quelles que soient les chaînes qui nous entravent, les prisons qui nous enferment, nous pouvons nous réjouir et dire : "la victoire est certaine" » ³.*

Le plan de cet exposé comportera 3 parties :

1. Les biographies des deux personnages
2. De la foi à la justice...
3. De la justice à la foi.

1. Les biographies des deux personnages

Pedro Arrupe

Pedro Arrupe⁴ est né à Bilbao le 14 novembre 1907. Il est le dernier d'une famille de 5 enfants. Il est le seul garçon. Son père est l'un des fondateurs du journal catholique *La Gaceta del Norte*, l'un des premiers en Espagne.

Le jeune Pedro entame des études de médecine à l'Université de Madrid. Il les interrompt le 15 janvier 1927 pour entrer dans la Compagnie de Jésus. En février 1932, le gouvernement républicain espagnol décide la dissolution de la Compagnie. Il quitte l'Espagne et poursuit ses études en Belgique, aux Pays-Bas et aux États-Unis. Il est ordonné prêtre le 30 juillet 1936, veille de la fête de Saint Ignace de Loyola.

En 1938, il part au Japon comme missionnaire. Très rapidement il est nommé maître des novices puis recteur du noviciat. Il est à Hiroshima le 6 août 1945, lors de l'explosion de la première bombe atomique. Avec les novices, il soigne les blessés en montant un hôpital de fortune dans les locaux du noviciat. En 1954, il est appelé à la direction de la vice-province du Japon et en devient le préposé provincial à la création de la Province du Japon le 18 octobre 1959. Il occupe ce poste jusqu'en 1965. Le 22 mai 1965, à Rome, lors de la 31^{ème} Congrégation générale, au troisième tour de scrutin, les 218 Pères jésuites (qui représentent les 36.000 membres de 90 pays) élisent Pedro Arrupe comme Préposé général de la Compagnie de Jésus. En 1967 il est élu président de l'Union des supérieurs généraux pour une période de 3 ans. Il est réélu 5 fois à ce poste, ce qui est un fait sans précédent (en 1979 pour la dernière fois⁵). En 1974-1975 il préside la 32^{ème} Congrégation générale qu'il a lui-même convoquée, ainsi que les Congrégations des Procureurs en 1970 et 1978. Les fortes tensions suscitées par les positions lors de la 32^{ème} Congrégation générale, ainsi que les discussions qui ont suivi avec Paul VI, Jean-Paul I^{er} et Jean-Paul II (qui publia la lettre préparée par son prédécesseur) provoque Pedro Arrupe à proposer sa démission en 1980 lors de la prochaine Congrégation des Provinciaux, qui selon les statuts se

³ Il emploie une formule du théologien luthérien Dietrich BONHOEFFER dans une lettre adressée le 9 avril 1945 depuis le camp de concentration de Flossenbürg à son ami l'évêque anglican de Chichester : "la victoire est certaine". Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.82-83.

⁴ Cf. « Notice biographique » dans Pedro ARRUPE, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude DIETSCH*, Paris, Centurion, 1982, p.191.

⁵ Cf. *La Documentation catholique*, 1^{er} juillet 1979, n°1767, p.647.

réunit 3 ans après celle des Procureurs (donc 1981 au plus tôt). C'est en revenant d'un voyage de quinze jours aux Philippines, à l'occasion du 400^{ème} anniversaire de l'arrivée des jésuites en ce pays, que le Père Arrupe est atteint, le 7 août 1981, à l'aéroport de Fiumicino (Rome), d'une thrombose cérébrale. Jean-Paul II écrit en ces termes de Castelgandolfo au Père Arrupe le 5 octobre 1981 : « *La préoccupation que j'ai éprouvée à la nouvelle de votre maladie, comme je vous l'ai écrit le 27 août, ne m'a pas quitté tandis que je suivais ces dernières semaines l'évolution de votre état de santé. [...] Votre maladie m'a fait percevoir de façon encore plus vive la signification du désir que vous m'avez manifesté dès l'an passé de présenter votre démission à la Congrégation générale. Ce désir est encore plus justifié dans les circonstances actuelles, même si vous avez déjà, par la nomination d'un vicaire temporaire, pourvu aux nécessités urgentes du gouvernement de la Compagnie* »⁶. Paralysé, sa démission est acceptée le 3 septembre 1983 et est alors remplacé par le Père Peter-Hans Kolvenbach. Pedro Arrupe survit 10 ans, mais sans pouvoir communiquer (ni par écrit, ni oralement) et meurt à Rome le 5 février 1991 à l'âge de 83 ans.

Timothy Radcliffe

Timothy Radcliffe est né en 1945 à Londres alors que sa mère attendait la démobilisation de son père. Le berceau de la famille est dans le Yorkshire. Son père, d'une famille de grands propriétaires terriens, travaille à la City à Londres (il est le premier de la famille à occuper un travail salarié). La famille de sa mère vient du Portugal, mais s'est complètement anglicisée. Sa grand-mère maternelle, pourtant, parlait parfaitement le français, lisant Gilson et Maritain dans le texte. Ils sont catholiques depuis deux siècles.

Le jeune Timothy fréquente les collèges bénédictins de Worth puis de Downside, comme pensionnaire dès l'âge de 8 ans (un de ses grands-oncles était bénédictin). Timothy Radcliffe rappelle alors ce souvenir en ces mots : « *Le pensionnat a été un choc parce qu'à la maison, je ne me souviens pas d'avoir jamais été puni. Dès le deuxième soir au collège, à l'âge de huit ans, on m'a infligé un châtiment corporel parce que j'avais laissé mes vêtements par terre – je n'ai pas beaucoup changé depuis ! [...] Quand j'étais au collège, autant j'aimais la beauté de la religion, autant je crois que je cherchais, de bien des manières, à tenir Dieu loin du centre de ma vie. Je n'étais pas du tout un bon exemple. J'étais un de ces garçons qui font le mur pour aller au pub fumer et jouer. J'ai failli être renvoyé du collège pour avoir pris en train de lire "L'Amant de Lady Chatterley" pendant le salut au Saint-Sacrement !* »⁷

Il quitte le collège et trouve un stage d'un an dans un bureau à Londres. Il souhaitait vivre cette expérience professionnelle avant d'entrer à l'université. A cette occasion, rencontrant des non-catholiques, il forge sa foi d'adulte et décide alors à l'âge de 19 ans d'entrer dans l'ordre dont la devise est *Veritas*. Les bénédictins vont le renseigner : cette devise est celle des dominicains. Il entre à Blackfriars, le studium dominicain d'Oxford. « *Mes amis étaient vraiment surpris, mais pas mes parents. Je garde un souvenir très précis du moment où je l'ai annoncé à mon père. J'étais debout dans le salon, devant la cheminée. Mon Père lisait le "Financial Times". Je lui dit : – Papa ? – Oui ? – J'ai décidé de devenir religieux. – Dans quel ordre ? – Les Dominicains. – Oh, ça c'est une surprise.* »⁸ Timothy Radcliffe devait alors découvrir que son arrière-grand-père maternel avait été novice dominicain. Ce dernier converti au catholicisme, était aussitôt venu à Rome pour postuler dans l'Ordre et fut accepté au noviciat international à Sainte-Sabine. Mais il aimait un peu trop s'échapper le soir pour aller dîner en ville avec ses parents de passage. La vocation de l'arrière-grand-père de Timothy n'a donc pas duré très longtemps. Mais Timothy Radcliffe se souvient surtout de la réaction de son père qui lui dit : « *Nous te soutiendrons quoi qu'il arrive, que tu continues dans cette voie ou que tu y renonces. Tu dois avoir la liberté d'essayer et la liberté d'abandonner. Nous ne considérerons pas cela comme un échec.* »⁹

Après des études de philosophie et de théologie à Oxford et à Paris, il est ordonné prêtre en 1971, nommé prieur du couvent d'Oxford et y enseigne l'Écriture sainte. Élu en 1988 à la tête de la province anglaise de l'ordre, il est en 1992 (pour 9 ans) à la tête de l'ordre mondial. Il s'est fait

⁶ JEAN-PAUL II, « Lettre au Père Arrupe », dans *La Documentation Catholique*, 22 novembre 1981, n°1818, p.1023.

⁷ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.22-23.

⁸ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.27.

⁹ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.27.

connaître dans le monde entier par ses analyses et prises de position courageuses sur la société contemporaine, la situation de l'Église, ainsi que sur la vie chrétienne et la vie religieuse, offrant des perspectives stimulantes, dans un langage au ton moderne et libre. En 2001, il a comme successeur l'Argentin Carlos Alfonso Aspiroz. Timothy Radcliffe vit actuellement au Couvent des Dominicains d'Oxford, mais passe une partie de son temps à enseigner et prêcher dans de très nombreux pays.

2. De la foi à la justice...

Le Père Pedro Arrupe succède le 22 mai 1965 au Père Janssens mort durant la troisième session du Concile Vatican II (session interrompue par Paul VI le 21 novembre 1964)¹⁰. Lors de la 31^{ème} Congrégation générale des jésuites, Paul VI s'adresse à eux le 7 mai 1965 en ces termes : « [...] L'athéisme, ce danger redoutable qui menace la communauté humaine, ne se présente pas comme une doctrine toujours identique à elle-même, mais revêtant des formes multiples, il se manifeste et se propage sous des aspects variés... Il se répand de nos jours tantôt ouvertement, tantôt subrepticement, souvent sous le couvert des idées de progrès, dans les arts et dans les sciences, dans les domaines économique et social. C'est tout à fait le propre de la Compagnie de Jésus de défendre la Sainte Église et la religion lorsque les temps deviennent plus difficiles ; aussi confions-Nous à la Compagnie de Jésus la tâche de s'opposer vigoureusement à l'athéisme en unissant les forces de ses membres... Vous accomplirez plus volontiers et plus allègrement cette tâche, qui vous occupe déjà et vous occupera plus encore à l'avenir, si vous considérez que vous ne l'avez pas assumée de votre propre initiative, mais qu'elle vous a été confiée par l'Église, par le Souverain Pontife »¹¹ A l'occasion de la 32^{ème} Congrégation générale en 1975, Paul VI maintient cette mission et la qualifie « d'expression moderne de votre vœu d'obéissance au Pape ». A Jean-Paul II comme à Paul VI, le Père Arrupe demande : « *Que devons-nous faire ?* » ; leur réponse est la même : « *A vous de trouver !* »¹².

Mais revenons à la période conciliaire. A l'occasion de la quatrième session du Concile qui s'ouvre le 14 septembre 1965, le Père Arrupe présente un plan d'action contre l'athéisme. Le Père Antoine Wenger, chroniqueur du Concile, relate de cette manière cette intervention : « *Quand il prit la parole, l'Assemblée fut toute attention. [...] Le P. Arrupe décrit d'abord l'ampleur du mal. [...] Devant ce mal, que fait l'Église ? Elle réagit, mais en ordre dispersé. Le P. Arrupe proposa en conséquence un plan d'action en quatre points* »¹³ 1. Faire un état des lieux "scientifique" ; 2. Fixer des lignes directrices ; 3. Que le pape détermine les compétences de chacun dans le peuple de Dieu pour mener ce combat ; 4. Que l'Église invite tous les hommes de bonne volonté à cette tâche commune. Et le Père Wenger de poursuivre son commentaire en indiquant que « *l'intervention du P. Arrupe provoqua quelques remous hors du Concile. Des évêques furent surpris de voir un supérieur général d'ordre convier toute l'Église à une action concertée contre l'athéisme sous l'autorité exclusive du Pape. D'autre part, les journalistes furent étonnés d'apprendre que tout le vaste secteur de la presse était entre les mains des athées. Le Père s'expliqua à l'occasion d'une conférence de presse, quelques jours après, sans être parfaitement compris de tous* »¹⁴. De son côté le Père Robert Rouquette écrit dans la revue *Études* : « *L'intervention du Père Arrupe, [...] au cours de la discussion du schéma XIII a, sur le moment, déconcerta les commentateurs. Elle a été assez mal comprise. Le latin, peu capable d'exprimer les concepts modernes, la nécessité d'exposer en quelques dix*

¹⁰ Cf. MAURICE GIULIANI, « La Congrégation générale de la Compagnie de Jésus », dans *Études*, mai 1965, p.730-733. Cette 31^{ème} congrégation est déjà l'objet d'après débats sur la mission des membres de la Compagnie de Jésus. Ce contexte permet au jésuite Bruno Ribes de s'interroger dans la revue *Études* si les jésuites sont en révolution ? (Cf. Bruno Ribes, « Les jésuites en révolution ? », dans *Études*, janvier 1967, p.93-107.)

¹¹ Paul VI, « Allocution à la Congrégation générale de la Compagnie de Jésus », dans *La Documentation Catholique*, 6 juin 1965, n°1449, col.965-969. Cité dans Pedro ARRUPE, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude DIETSCH*, Paris, Centurion, 1982, p.98.

¹² Cité dans Pedro ARRUPE, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude DIETSCH*, Paris, Centurion, 1982, p.99.

¹³ Antoine WENGER, *Vatican II : Chronique de la quatrième session*, Paris, Centurion, 1966, p.154-156.

¹⁴ Antoine WENGER, *Vatican II : Chronique de la quatrième session*, Paris, Centurion, 1966, p.154-156.

courtes minutes un problème entre tous complexe et qui demande tant de nuances, peut-être aussi le fait que le Père Arrupe, dans le lointain Japon d'où il arrive, n'a pas eu la possibilité de se pénétrer d'une certaine sensibilité conciliaire, toutes ces causes conjointes expliquent ce malentendu »¹⁵. Le Père Arrupe intervient une nouvelle fois pour revaloriser l'aspect missionnaire de l'Église le 12 octobre 1965. Avant de revenir à ce "malaise" qui ne cessa pas d'alimenter les rapports entre le Préposé général des jésuites (le pape noir) et les papes successifs (les papes blancs), il faut porter un rapide regard sur le tournant inauguré par le Concile Vatican II et les conséquences qu'il est possible d'identifier dans le rapport de l'Église catholique au monde.

La quatrième session du Concile Vatican II marque un tournant important des rapports Église/monde. D'après l'analyse du théologien Philip Lands il est possible d'identifier cinq changements importants dans l'approche méthodologique de l'enseignement social de l'Église¹⁶.

1. **La notion de "peuple de Dieu" comme image de l'Église.** Dans sa constitution dogmatique *Lumen gentium*, le Concile Vatican II définit l'Église comme "peuple de Dieu". Ceci implique que les croyants sortent de leur rôle jusqu'alors passif pour devenir actifs dans la conception et l'orientation de l'histoire du monde. L'Église ne prétend plus avoir seule la compétence pour résoudre les questions. Elle cherche à y répondre avec d'autres. Elle n'a plus la prétention d'avoir réponse à tout ni des réponses qui aient valeur universelle. Il revient aux communautés chrétiennes locales de rechercher avec tous les hommes de bonne volonté des solutions aux questions de société, explique clairement Paul VI dans sa lettre *Octogesima adveniens*.
2. **La lecture des "signes des temps".** La foi chrétienne n'a de cesse d'affirmer que Dieu parle aux hommes dans et par l'histoire. Le Concile Vatican II a donné un nouveau contenu à cette vérité de foi. Pour servir l'humanité « *l'Église a le devoir, à tout moment, de scruter les signes des temps et de les interpréter à la lumière de l'Évangile, de telle sorte qu'elle puisse répondre, d'une manière adaptée à chaque génération, aux questions éternelles des hommes sur le sens de la vie présente et future et sur leurs relations réciproques. Il importe donc de connaître et de comprendre ce monde dans lequel nous vivons, ses attentes, ses aspirations, son caractère souvent dramatique* »¹⁷. Ainsi scruter les signes des temps et les interpréter à la lumière de l'Évangile conduit à une nouvelle approche méthodologique. L'Église observe les affaires du monde et cherche à y découvrir la présence de Dieu. Il existe en effet des signes qui attestent sa présence ou qui indiquent sa volonté sur le monde. Comprendre ainsi la foi fait sortir d'une théologie qui se construit par un pur raisonnement déductif et spéculatif. L'histoire cesse d'être le seul environnement auquel s'imposent des principes façonnés par les seules réflexions spéculatives de la philosophie. L'histoire devient sans cesse le lieu de la révélation de Dieu.
3. **La recherche de valeurs objectives.** Les points de repères donnés jusqu'à présent par la loi naturelle paraissent insuffisants dans la complexité des rapports sociaux. Classiquement ces repères sont universels, immuables et connus de tous. Dans la situation présente, l'homme contemporain part sans cesse à la recherche de "valeurs objectives". Les "valeurs extérieures", pour autant que l'on puisse les posséder, ne peuvent se transmettre que par l'expérience humaine, l'observation de la société dans laquelle vit la personne, sa propre réflexion et les réalités sociales qui l'entourent. Ainsi, autant qu'on puisse l'envisager, c'est l'humanité elle-même qui devient sa propre valeur. Ce processus suppose une perception personnelle de l'expérience humaine et de la vie en société, dans lesquelles il est possible de percevoir l'action de Dieu

¹⁵ Robert ROUQUETTE, « L'intervention du Père Arrupe sur l'athéisme », dans *Études*, novembre 1965, p.575.

¹⁶ Cf. Philip LAND, « Catholic Social Teaching : 1891-1981 », art. dans *Center Focus*, n°43, Washington, May 1981. Article présenté dans Walter KERBER, Heimo ERTL et Michael HAINZ, *Katholische Gesellschaftslehre im Überblick. 100 Jahre Sozialverkündigung der Kirche*, Frankfurt-am-Main, Verlag Josef Knecht, 1991, p.31-35.

¹⁷ VATICAN II, *Gaudium et spes*, n°4 § 1.

4. **La priorité à l'amour.** Le fait d'accorder une place centrale à l'humanité et qu'elle devient elle-même sa propre valeur conduit à évaluer les sociétés contemporaines à la lumière de la place occupée par les plus pauvres en son sein. Dans le langage ecclésial on parle ainsi "d'amour ou d'option préférentielle pour les pauvres". Jésus invitait déjà ses contemporains à vivre les préceptes moraux de leurs temps, mais dans l'amour (*agapè*). Cela a trois conséquences : premièrement, l'amour constitue le cœur de la justice. Seul il donne à la justice toute sa force, lui donne pleinement sens et lui permet de s'accomplir avec et dans la vie. Deuxièmement, l'amour motive l'engagement pour la justice et les signes et prodiges de la Parole de Dieu attestent de son efficacité. Troisièmement, poser l'amour comme fondement de l'engagement humain ouvre la personne à la réalité de ce qui la dépasse, à la question du sens de sa vie et de son action. Ainsi elle peut s'interroger sur Dieu agissant dans le monde. Cet accent – la priorité à l'amour – n'affecte pas l'enseignement social de l'Église en lui-même, mais son ajustement à la réalité.
5. **Orientations vers des directives et actions pastorales.** Par le passé, l'enseignement social de l'Église a conduit à des idéalismes. Ces idéalismes séparaient la raison d'un côté et l'expérience, l'engagement et la pratique de l'autre. Les développements successifs de l'enseignement social de l'Église au cours du 20^{ème} siècle montrent qu'ils sont de plus en plus orientés vers la pratique. Cette pratique relève à la fois de l'application des principes, mais aussi de la réflexion sur elle. Il y a un va-et-vient entre réflexion et mise en œuvre. La réflexion nourrit l'action et l'action nourrit en retour la réflexion.

Le Concile Vatican II marque ainsi un tournant important. Le théologien Philip Land en décrit quatre aspects principaux. Ils ont influencé depuis les textes du magistère sur l'enseignement social de l'Église¹⁸ :

1. **Une critique de l'indifférence politique.** Le concile dénonce le repli de la personne sur la sphère privée et son indifférence à la politique. L'Église exerce des responsabilités dans l'histoire du monde, comme institution humaine et au nom de la foi qui anime ses membres. Le pape Paul VI insistera plus tard dans *Octogesima adveniens* sur cette conviction : l'engagement en politique des chrétiens répond à leur vocation de transformer la société.
2. **L'engagement pour une "humanisation" de l'existence.** Le concile rappelle la responsabilité de l'Église à l'égard du monde, un monde créé par Dieu et dans lequel Jésus a vécu. Ainsi aux yeux des pères conciliaires comme pour le pape Jean-Paul II, dans son encyclique *Laborem exercens*, le travail des hommes poursuit l'œuvre du créateur et contribue à la manifestation de l'œuvre de Dieu dans l'histoire. C'est à partir de cette conception que s'est développée la notion "d'autonomie des réalités terrestres" : « *si, par autonomie des réalités terrestres, on veut dire que les choses créées et les sociétés elles-mêmes ont leurs lois et leurs valeurs propres, que l'homme doit peu à peu apprendre à connaître, à utiliser et à organiser, une telle exigence d'autonomie est pleinement légitime : non seulement elle est revendiquée par les hommes de notre temps, mais elle correspond à la volonté du Créateur* »¹⁹.
3. **L'engagement pour la justice au plan universel.** A l'occasion du synode de 1971 sur la justice dans le monde, les évêques insistent sur la nécessité de réaliser la justice à tous les niveaux de la société, et plus spécialement dans les rapports entre nations riches et celles qui sont pauvres ou faibles. Les évêques affirment que « *le combat pour la justice et la participation à la transformation du monde [...] apparaissent comme une dimension constitutive de la prédication de l'Évangile* ».

¹⁸ Cf. Philip LAND, « Catholic Social Teaching : 1891-1981 », art. dans *Center Focus*, n°43, Washington, May 1981. Article présenté dans Walter KERBER, Heimo ERTL et Michael HAINZ, *Katholische Gesellschaftslehre im Überblick. 100 Jahre Sozialverkündigung der Kirche*, Frankfurt-am-Main, Verlag Josef Knecht, 1991, p.31-35.

¹⁹ VATICAN II, *Gaudium et spes*, n°36 § 2.

qui est la mission de l'Église pour la rédemption de l'humanité et sa libération de toute situation oppressive »²⁰. Avoir le monde entier comme horizon de sa réflexion est la marque du chrétien.

4. **L'option préférentielle pour les pauvres.** L'Église a toujours cru que le Christ s'identifiait aux plus pauvres. Aujourd'hui elle considère cette vérité avec une nouvelle urgence et en tire des conséquences pratiques pour sa pastorale. La foi de l'Église réclame une identification et entraîne une "option préférentielle pour les pauvres". Cette option – un concept qui provient de la théologie de la libération d'Amérique latine et repris par le pape Jean-Paul II – a influencé beaucoup de prises de positions de conférences épiscopales à travers le monde. Ce concept est ainsi devenu universel.

Cette évolution générale se retrouve bien entendu au sein de la Compagnie de Jésus. Pour les jésuites, il ne saurait y avoir d'évangélisation sans prise en compte de la situation sociale de celui à qui l'on s'adresse. Il ne sert à rien de prêcher, d'annoncer la Bonne Nouvelle à quelqu'un qui a faim ou qui souffre d'injustice. Il est nécessaire d'abord de le nourrir ou de le rétablir dans ses droits. C'est ce que fait remarquer le Père jésuite Jean-Yves Calvez dans un article de 2002 sur le Père Arrupe dans la revue *Études* : cherchant à lutter contre l'athéisme, dans ses interventions au Concile à l'invitation de Paul VI « il n'est aucunement question [...] de ce qui deviendra comme la définition de la tâche de la Compagnie de Jésus à partir de sa 32^{ème} Congrégation générale en 1975 : "le service de la foi et la promotion de la justice", ou "le service de la foi dont la promotion de la justice constitue une exigence absolue" – définition que beaucoup attribuent à l'influence du Père Arrupe. Or, s'il n'est sans doute pas faux que, directement ou indirectement, le Père Arrupe ait influé sur le recours à cette formule fameuse, il semble [...] que ce ne soit qu'après avoir fait la rencontre des situations d'injustice, en visitant ses frères jésuites répartis dans le monde. Il n'avait peut-être pas eu l'occasion de tellement faire cette expérience auparavant »²¹.

C'est ce qu'indique effectivement le Père Arrupe lui-même à l'occasion d'une conférence à la Pauluskirche de Frankfurt en 1976 : « Je l'avoue, ces dix dernières années, depuis que je dirige la Compagnie de Jésus, j'ai suivi un processus d'apprentissage. Bien sûr, j'avais vécu pendant 27 ans hors d'Europe, au Japon [...], mais la civilisation japonaise, marquée par l'économie industrielle moderne, a bien des points communs avec l'Europe. Durant ces dix dernières années, au contraire, des rencontres personnelles et de nombreux contacts directs m'ont fait découvrir toute l'ampleur de la problématique du tiers-monde : le monde de l'Inde, des pays arabes, de l'Afrique et de l'Amérique latine. J'ai vu le fléau de la pauvreté et de la faim dans ces régions [...]. Je n'oublierai pas cette expression de méfiance, ce regard de suspicion chez les pauvres, qui pensent que les pays industrialisés sont les principaux responsables de leur misère et de leur difficulté de s'en sortir »²².

Dans ses entretiens avec Jean-Claude Dietsch, Pedro Arrupe analyse de la manière suivante ses interventions au cours des années : « J'ai surtout suivi l'Esprit. Tous les points sur lesquels je me suis, par la suite, appuyé ne venaient pas de moi, mais de l'Esprit qui a animé, pendant et après le Concile Vatican II, la vie de l'Église »²³.

²⁰ ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU SYNODE DES ÉVÊQUES, "Justicia in mundo", La promotion de la justice dans le monde, texte adopté par les évêques et rendu public par PAUL VI, n°7.

²¹ Jean-Yves CALVEZ, « Le premier Pedro Arrupe », dans *Études*, décembre 2002, n°3976, p.648.

²² Pedro ARRUPE, *Écrits pour évangéliser*, Paris, Desclée de Brouwer, 1985, p.70-71 cité par Jean-Yves CALVEZ dans *Le Père Arrupe. L'Église après le Concile*, Paris, Le Cerf, Coll. "L'histoire à vif", 1997, p.45-46 et dans « Le premier Pedro Arrupe », dans *Études*, décembre 2002, n°3976, p.648. Voir aussi Jean-Yves CALVEZ, « Le Père Pedro Arrupe », dans *Études*, mars 1991, n°3743, p.371-379.

²³ Pedro ARRUPE, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude DIETSCH*, Paris, Centurion, 1982, p.34-37. Pedro Arrupe mentionne : « Prenez, par exemple, la lettre sur le discernement (25 décembre 1971) : une lettre courte, de trois pages, qui a été critiquée – mais j'ai senti que là était une vraie question. De même ce que j'ai écrit sur "l'obéissance et le service" (2 janvier 1967), sur la "pauvreté, le témoignage, la solidarité et l'austérité" (14 avril 1968), sur les "quatre priorités pour la rénovation spirituelle de la Compagnie" (l'absolu de Dieu dans nos vies, le dynamisme apostolique, les garanties et le progrès de la vie spirituelle, la vie communautaire – 24 juin 1971). [...] Je suis en effet convaincu que cela ne vient pas de moi seul, mais concerne le bien de toute la Compagnie. Il en est de même pour mes plus récentes lettres sur "l'intégration authentique de la vie spirituelle et de l'apostolat" (1^{er} novembre 1976), sur la "disponibilité apostolique" (19 octobre 1977), sur "l'inculturation" (14 mai 1978), ainsi que de mes conférences sur "notre manière d'agir" (18 janvier 1979), sur "l'inspiration trinitaire du charisme ignatien" (8 février 1980) et celle intitulée

Pedro Arrupe aborde la question de la mission en 1968, la replaçant dans son contexte économique et social, mais aussi dans le cadre de la mission fondamentale de l'Église, et ce notamment dans la dynamique de l'encyclique sur le développement des peuples *Populorum progressio*, de 1967 : « L'action de l'Église missionnaire en faveur du développement des peuples est avant tout une "exigence interne de l'être même de l'Église", en tant qu'elle est porteuse du message et de l'amour du Christ. Le vif intérêt que porte l'Église à l'aide aux peuples en voie de développement n'est pas une nouvelle tactique d'apostolat ni une simple adaptation à de nouvelles circonstances de l'Histoire ; il est suscité plutôt par une prise de conscience plus profonde de la mission fondamentale que l'Église sait être la sienne comme continuatrice de l'amour et du service du Christ à l'égard de toute l'humanité. Cette prise de conscience lui a permis de découvrir que son action en faveur des peuples en développement ne doit pas être envisagée, en premier lieu, comme un moyen de conversion au christianisme, mais avant tout comme "réalisation et expression de l'être même de l'Église", ou comme témoignage du Christ même, présent par son esprit dans l'Église, "sacrement d'intimité de l'homme avec Dieu et de l'union de tous les hommes entre eux" »²⁴ selon l'expression du Concile Vatican II dans sa constitution dogmatique *Lumen Gentium*. A la question qui lui est posée en 1967 de savoir si c'est le rôle des prêtres de travailler à lutter contre le scandale des injustices économiques notamment dans l'engagement des jésuites dans le travail social en Amérique latine. S'appuyant sur les lettres de son prédécesseur le Père Janssens sur l'apostolat social (1949) et sur les problèmes de l'Amérique latine (1960), et le Concile, Pedro Arrupe répond dans une lettre aux Provinciaux d'Amérique latine, dont seuls des extraits²⁵ sont publiés en France : « Il est certain que la mission première de l'Église – et de la Compagnie – est d'unir l'homme à son Créateur et Seigneur ; mais il est non moins certain que Dieu a voulu sanctifier les hommes, non seulement un à un comme séparément, mais qu'il les a constitués en une société de relations interprofessionnelles et temporelles qui Le reconnaissent et Le servent ; il est non moins certain que l'Église a une mission, une lumière et une énergie, qui découlent de sa mission religieuse première, et qui sont capables de coopérer à la structuration temporelle de la société. De même, il est indéniable que le domaine des structures temporelles comme telles est proprement l'affaire des laïcs, tandis que notre tâche se situe plutôt dans le domaine des mentalités. Mais nous ne pouvons pas oublier que ces mêmes activités séculières ne relèvent pas exclusivement du laïcat. Pour autant, j'exhorte tous les Provinciaux à attacher davantage leur réflexion à ce "devoir d'humaniser et de personnaliser la société", et à le faire comprendre clairement... La Compagnie n'a pas été efficacement orientée vers un apostolat en faveur de la justice sociale ; par suite d'une stratégie, justifiée fondamentalement par des conditions historiques, elle a eu bien plutôt pour objectif principal d'exercer une influence sur des classes sociales dirigeantes et de former ses leaders ; mais, précisément, elle ne s'est pas préoccupée des facteurs d'évolution qui aujourd'hui déterminent la transformation sociale. D'autre part, les hommes appliqués à l'apostolat social n'ont pas été soutenus, compris, encouragés, munis de moyens adéquates... Il est tristement grave qu'il y ait encore aujourd'hui, dans la Compagnie, des hommes qui occupent des charges de grande responsabilité, qui n'ont pas saisi l'urgence et la prévalence du problème de la justice sociale. [...] En dernière instance, la nouvelle société que nous cherchons, n'est pas simplement une société en laquelle chaque individu possède sensiblement davantage de biens et de services, mais une société dans laquelle chaque individu réussit à se réaliser de plus en plus comme personne humaine et, en ce sens, non seulement "possède" davantage, mais "est" davantage »²⁶.

Après les synodes romains sur la justice (1971) et l'évangélisation (en 1974), et surtout la 32^{ème} Congrégation générale des jésuites qui pose la justice comme condition même de l'exercice d'évangélisation, le Père Arrupe s'adressera de manière provocatrice, aux congressistes du 41^{ème} Congrès eucharistique international réunis à Philadelphie aux États-Unis en 1976 : « Et si, à la fin

"Enracinés et fondés dans la charité" (6 février 1981). Ce sont des dimensions du charisme de saint Ignace sur lesquelles je suis convaincu qu'il faut insister aujourd'hui » (Idem).

²⁴ Pedro ARRUPE, « Foi chrétienne et action missionnaire aujourd'hui », Conférence dans *La Documentation Catholique*, 2 juin 1968, n°1518, col. 1029.

²⁵ *Informations catholiques internationales*, 1^{er} février 1967, p.26-27.

²⁶ Robert ROUQUETTE, « Les jésuites et la question sociale en Amérique latine », dans *Études*, avril 1967, p.564-568.

de nos discussions sur "L'eucharistie et les faims dans le monde", en quittant cette salle, il nous fallait nous frayer un chemin à travers cette masse de corps moribonds, comment pourrions-nous prétendre que notre Eucharistie est le Pain de vie ? Comment pourrions-nous prétendre annoncer et partager avec les autres le même Seigneur qui a dit : "Je suis venu pour qu'ils aient la vie, et qu'ils l'aient en abondance" ? [...] Nous sommes tous responsables, tous engagés ! Dans l'eucharistie Jésus devient la voix de ceux qui n'ont pas de voix. Il parle au nom des faibles, des opprimés, des pauvres, des affamés. En fait, il prend leur place. Et si nous fermons l'oreille à leurs cris, c'est sa voix même que nous refusons d'entendre. Si nous refusons de les entendre, notre foi est aussi morte que celle dont nous parle si clairement saint Jacques [...] (Jc 2,15-18). La plupart de ceux qui sont ici ce matin sont bien nourris et jouissent d'une aisance satisfaisante. Dieu veuille que nous ne méritions pas la condamnation que saint Jacques réserve aux riches égoïstes, qu'il s'agisse d'individus ou de nations : "Eh bien, maintenant, les riches ! Pleurez, hurlez sur les malheurs qui vont vous arriver... Vous avez vécu sur terre dans la mollesse et le luxe, vous vous êtes repus au jour du carnage. Vous avez condamné, vous avez tué le juste : il ne vous résiste pas." (Jc 5,1-6) »²⁷

Il nous faut maintenant revenir aux tensions nées au moment de la 32^{ème} Congrégation générale et l'intervention de Paul VI. Le Père Arrupe reconnaît que le pape « n'est intervenu que parce que nous n'avions alors pas compris certains points [...]. C'est aussi comme se sentant hautement responsable de la Compagnie que Paul VI, par l'intermédiaire du cardinal Villot (lettre du 2 mai 1975), a attiré notre attention sur les aspects délicats de certains décrets qui avaient été votés. Et ces aspects, nous les avons bien vu apparaître – et nous les constatons encore aujourd'hui – dans l'application de ces décrets : risques de confusion entre promotion de la justice et engagement politique, risques d'oublier la dimension spirituelle de nos ministères et d'appauvrir ainsi la vie de prière, ou bien oubli du charisme ignatien, tendance à une spiritualité désincarnée, etc. »²⁸.

Les orientations votées au cours de cette 32^{ème} Congrégation générale ne calment pas le jeu. Mais la fin du pontificat de Paul VI n'est pas propice à régler rapidement l'affaire et ce jusqu'à sa mort le 6 août 1978. L'affaire est néanmoins instruite régulièrement. Dès son élection le 26 août 1978 Jean-Paul I^{er} accorde une audience à l'occasion de la réunion des Procureurs des jésuites à Rome. Elle est fixée le 30 septembre 1978. Mais Jean-Paul I^{er} meurt deux jours avant, le 28 septembre 1978. A la demande du Père Arrupe, le cardinal Villot transmet le texte préparé par Jean-Paul I^{er}. La lettre du cardinal Villot qui accompagne cet envoi mentionne que le Pape Jean-Paul II a fait sien le contenu de l'allocution de son prédécesseur. Le texte de Jean-Paul I^{er} observe les évolutions récentes de la Compagnie : « [...] puisque durant ces jours vous devez procéder dans le recueillement et la prière à un examen sur l'état de la Compagnie en jugeant de la situation objective de façon sincère, réaliste et courageuse, en analysant s'il le faut les défiances, les lacunes, les zones d'ombre, je veux confier à votre méditation responsable certains points qui me tiennent à cœur »²⁹. Il aborde ainsi quatre aspects principaux : les prêtres ne doivent pas se substituer aux laïcs en négligeant leur tâche spécifique qui est d'évangéliser ; les jésuites doivent présenter et enseigner une doctrine solide et sûre ; les jésuites et la discipline religieuse ; les jésuites : contemplatifs dans l'action.

Les tensions ne sont pas résolues pour autant. Nombre de jésuites, aux côtés de laïcs de religieux et de prêtres diocésains, notamment en Amérique latine et en Inde, et dans le réseau ignatien des réfugiés poursuivent l'engagement politique. Ils se veulent membre d'un christianisme d'avant-garde qui voulait identifier l'Eglise, aux luttes et souffrances du peuple : « revenir à nouveau à une Eglise du peuple, selon qu'il a été écrit dans l'Evangile, et de vivre ainsi sa pauvreté, sa simplicité et ses luttes ». Pour arriver à cet objectif, ils ont demandé à la hiérarchie « de se définir dans la défense de l'oppressé, de risquer et de perdre sa situation de privilèges (...) de lutter pour une société qui puisse

²⁷ Pedro ARRUPPE, « L'Eucharistie et la faim dans le monde », Conférence dans *La Documentation Catholique*, 5 septembre 1976, n°1704, p.761-762.

²⁸ Pedro ARRUPPE, *Itinéraire d'un jésuite. Entretiens avec Jean-Claude DIETSCH*, Paris, Centurion, 1982, p.132-133. Voir l'intervention à l'occasion de la 3^{ème} Rencontre interaméricaine des religieux de Pedro ARRUPPE, « Le religieux, témoin de l'austérité dans le monde d'aujourd'hui », dans *La Documentation Catholique*, 5 mars 1978, n°1737, p.235-240.

²⁹ JEAN-PAUL I^{er}, « Directives aux jésuites », dans *La Documentation Catholique*, 4 février 1979, n°1757, p.112.

rendre digne la personne humaine, où l'amour soit possible ». « *Ce n'est pas une lutte contre l'Église officielle, sinon qu'ils lui ont demandé, qu'elle soit au service du peuple, en ayant un style de vie solidaire avec les luttes pour la libération du peuple (...) Attitude qui doit naître à l'intérieur même de l'Église, pour qu'elle puisse favoriser la rénovation évangélique proposée par Vatican II* »³⁰.

Il en va ainsi au Nicaragua où nombre de religieux s'engagent dans la lutte sandiniste au tournant des années 1980. La figure de proue de cet engagement sera incontestablement le Père Ernesto Cardenal qui devient ministre de la culture du gouvernement d'extrême gauche dans le gouvernement révolutionnaire instauré par le président Daniel Ortega. En effet, après la victoire sandiniste (en 1979), beaucoup de chrétiens qui ont participé à la "révolution" pensent pouvoir instaurer un régime social-chrétien. Quelques prêtres participent directement au gouvernement sandiniste. Suite à l'élection de Jean-Paul II, un changement se fait sentir. La Conférence épiscopale nicaraguayenne commencera à s'écarter du sandinisme. Le 17 octobre 1980 elle publie un document sur "la religion catholique, ses postulats, les manipulations dont elle a été l'objet" qui veut montrer les antagonismes entre l'action du gouvernement sandiniste et les principes chrétiens. Elle se place du côté, cette fois-ci, de l'opposition au sandinisme.

En 1983, la première force d'opposition au régime sandiniste est l'Église Catholique. Des prêtres qui participaient au gouvernement sandiniste sont sanctionnés par le Vatican avec l'accord des Évêques Nicaraguayens. D'autres doivent quitter le pays à cause des pressions hiérarchiques. Des congrégations religieuses sont accusées d'idéologisation. Le Vatican fournit aux Évêques nicaraguayens des nouvelles instructions sur la mission de l'Église, sur ses rapports avec le pouvoir politique et économique et sur la formation du clergé, qui marquent un tournant par rapport à ce qui avait été fait les années précédentes. Le pape Jean-Paul II décide alors de se rendre au Nicaragua. On se souvient de cette image du pape qui admoneste publiquement le Père Ernesto Cardenal sur le tarmac de l'aéroport, venu accueillir Jean-Paul II avec les autres membres du gouvernement. Lorsque que dans son homélie à Managua le pape condamne le sandinisme, une partie des assistants à la messe siffle. Cette visite, qui allait consacrer la division Église-sandinisme, va montrer aussi une autre division : celle de l'Église.

Qu'est-ce alors que la théologie latino-américaine de la libération ? Elle revêt, selon le théologien Bruno Chenu un double aspect : « *une méthode et un contenu. Sur le plan de la méthode, elle souligne que l'engagement est premier et que la réflexion théologique est l'acte second, ce qui ne veut pas dire secondaire. Il faut d'abord, en s'engageant, se donner les moyens de comprendre la réalité que l'on veut changer. Il faut pour cela faire appel à des outils d'analyse qui permettent de comprendre le pourquoi des phénomènes de pauvreté. Dans les années 60-70, les Latino-américains ont utilisé un vocabulaire marxiste, parlant par exemple de "praxis", mais l'insérant dans un cadre de réflexion chrétienne qui modifiait sa signification. Pour eux, la théologie est toujours une réflexion critique à partir d'une praxis, d'un engagement historique Si la méthode est importante pour prendre au sérieux le réel, le contenu ne l'est pas moins et c'est la fameuse "option préférentielle pour les pauvres", le choix prioritaire des pauvres. Ce choix n'est pas d'abord celui de l'Église mais celui de Dieu, auquel l'Église se doit d'être fidèle. Il oblige à regarder le présent à partir des victimes, à partir des plus petits : les pauvres. Et cela change beaucoup de choses...* »

L'apport inestimable des théologies de la libération est d'obliger tout un chacun à prendre en compte la réalité dans toutes ses dimensions et à chercher à y inscrire la foi chrétienne comme un geste de libération, comme une action de transformation, comme un refus de la fatalité, comme une volonté de fraternité, en s'appuyant sur l'espérance et le dynamisme des pauvres. Désormais, le croyant ne peut plus échapper à la question : ma foi est-elle concrètement libératrice ?

La théologie de la libération a fait l'objet de deux condamnations du Vatican en 1984 et 1986. Tout en reconnaissant la légitimité d'un combat contre la misère, la Congrégation pour la doctrine de la foi condamnait les emprunts faits à la philosophie marxiste et tentait de recadrer les aspirations des peuples sud-américains dans la doctrine sociale de l'Église³¹. De leur côté le pape

³⁰ Cf : « L'occupation de la cathédrale de Santiago », dans *La Documentation Catholique*, n° 1525, p. 1721.

³¹ Voir l'intervention à l'occasion du synode des Évêques sur la catéchèse de Pedro ARRUPE, « Marxisme et catéchèse », dans *La Documentation Catholique*, 20 novembre 1977, n°1730, p.971-972.

Jean-Paul II et le courant de l'Opus Dei, très influent au Vatican, se sont montrés défavorables à ce mouvement, à cause des théories reprenant des concepts marxistes comme la lutte des classes. Dès le mois de décembre 1980, le Père Arrupe adresse une longue lettre sur "l'analyse marxiste" aux provinciaux jésuites d'Amérique latine³². La théologie de la libération était ressentie comme une menace pour l'unicité et l'impact public de l'Église catholique. En outre, affirmer la lutte des classes pouvait dans une certaine mesure encourager la participation à des actions violentes comme la guérilla, ce que refusait le Vatican. On peut lire dans cette lettre du Père Arrupe : « *Je demande à tous un comportement de netteté, de clarté et de fidélité. Qu'ils s'engagent de toutes leurs forces, dans le cadre de notre vocation, pour les pauvres et contre l'injustice, mais qu'ils ne laissent pas l'indignation obscurcir leur vision de foi et qu'ils gardent en tout, même au sein des conflits, un cœur chrétien qui soit empreint de charité et jamais de dureté. [...] Dans le moment présent, je tiens à ce que tous observent les indications et directives contenus dans cette lettre ; j'espère qu'elle vous permettra, à vous et aux autres supérieurs, de mieux aider ceux des nôtres que leur ministère met en contact avec des hommes et des femmes de conviction marxiste, y compris les chrétiens qui se proclament "chrétiens marxistes", d'aider aussi plus généralement tous les nôtres qui, ayant besoin d'analyser la société, ne peuvent pas ne pas être affrontés à la question de l'analyse marxiste. Nous pourrions ainsi mieux travailler à la promotion de la justice qui doit accompagner notre service de la foi* »³³.

C'est donc l'ensemble de ce contexte ecclésial qui explique les tensions entre les jésuites et les papes successifs. Mais même cette expérience est relue "spirituellement" par le Père Arrupe, avant même l'épilogue disciplinaire : « *L'Histoire sainte du peuple de Dieu nous apprend que les montées dans la libération et la conversion vers Dieu se sont réalisées à travers le désert. Le désert est un espace vide, sans routes ni horizons définis, où le peuple passe par l'expérience redoutable de la solitude et le dépouillement de toutes les sécurités humaines, parce qu'on ne peut rencontrer Dieu vivant que moyennant une telle expérience...* »³⁴

Les tensions entre les jésuites et le Vatican ne cesseront qu'au milieu des années 1990. L'élection de Peter-Hans Kolvenbach en 1983 lors de la 33^{ème} Congrégation générale ne calma pas le jeu, loin de là. Le pape Jean-Paul II prit même la décision de suspendre pour un temps le gouvernement ordinaire de la Compagnie (avant la 34^{ème} Congrégation générale qui a débuté le 5 janvier 1995).

3. De la justice à la foi

L'apport spécifique des dominicains est tout différent de celui de la Compagnie de Jésus. Timothy Radcliffe l'exprime ainsi dans ses entretiens avec Guillaume Goubert : « *Nous sommes là, c'est tout. Quelle est notre contribution spécifique ? Je crois que c'est un mélange particulier d'ingrédients. Comme pour un bon ragoût. La fraternité, la démocratie, l'étude, la prédication : tous ces éléments créent un "goût" particulier que je résumerai par le mot amitié. L'amitié est au cœur de la vie divine : cette amitié du Père, du Fils et de l'Esprit qui était au centre de la théologie des premiers Dominicains. Toute notre vie fraternelle est marquée par l'amitié. Notre mode de gouvernement démocratique n'est pas seulement une manière de prendre des décisions. C'est une structure administrative qui exprime une forme d'amitié, notre respect pour la voix de chaque frère. L'étude est pour nous une manière de grandir dans l'amitié de Dieu. Notre prédication proclame l'amitié indéfectible de Dieu* »³⁵.

Cette manière d'être différente a-t-elle pour autant évité les débats propres des années 1970, et notamment ceux relatifs à l'engagement en politique ? Timothy Radcliffe relate les faits

³² Pedro ARRUPPE, « L'analyse marxiste », lettre du 8 décembre 1980 adressée aux provinciaux jésuites d'Amérique latine, dans *La Documentation Catholique*, 17 mai 1981, n°1808, p.483-485.

³³ Pedro ARRUPPE, « L'analyse marxiste », lettre du 8 décembre 1980 adressée aux provinciaux jésuites d'Amérique latine, dans *La Documentation Catholique*, 17 mai 1981, n°1808, p.485.

³⁴ Pedro ARRUPPE, *Écrits pour évangéliser*, Paris, Desclée de Brouwer, 1985, p.315 cité par Jean-Yves CALVEZ, « Le Père Pedro Arrupe », dans *Études*, mars 1991, n°3743, p.375.

³⁵ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.52.

suivants : « Un dominicain français qui séjournait à Oxford à la fin des années 70 me disait : "Je ne vous comprends pas, vous, les dominicains anglais : vous manifestez dans la rue, vous êtes engagés politiquement et, en même temps, vous portez l'habit et vous chantez l'office, le plus souvent en latin. Chez nous, c'est l'un ou l'autre". [Et Timothy Radcliffe de lui répondre que] la tradition anglaise n'attache pas une telle importance à la cohérence. Je dirais même qu'un peu d'incohérence nous réjouit ! Dans les années 70, le clivage entre "conservateurs" et "progressistes" était très fort. Ce fut une époque très douloureuse pour nous qui accordons une telle importance à l'unité. [...] La défaite d'un camp par l'autre signifierait la défaite des deux. Si l'on détruit l'amour de la tradition ou si l'on supprime toute créativité, c'est la mort assurée pour tout le monde »³⁶.

Mais il est arrivé que des membres de l'Ordre subissent de dures décisions de la part du Saint-Siège. Pensons aux prêtres ouvriers avec la condamnation de 1954. Pensons aux théologiens qui ont eu quelques difficultés avec Rome : les Pères Yves Congar, Marie-Dominique Chenu ou Edward Schillebeeckx. Par delà les souffrances vécues par les uns et les autres Timothy Radcliffe dit à leur sujet : « Tout ce que nous pouvons faire est de chercher et de proclamer la vérité du mieux que nous pouvons. L'important est de toujours croire que l'Esprit-Saint a été répandu sur l'Eglise lors de la Pentecôte. Si nous gardons cette conviction, nous n'avons pas à nous préoccuper outre mesure lorsque nos points de vue ne sont pas acceptés d'emblée. S'ils sont véritablement fondés, ils finiront par être acceptés. S'ils ne le sont pas, ils seront oubliés. [...] Si Dieu est avec nous, au centre de nos vies, nous ne trahirons pas ce qui est au cœur de l'Evangile »³⁷. Ne pouvant se résigner à abandonner un Couvent comme Santa Maria Novella à Florence pour favoriser une action au Brésil ou en Asie auprès des plus pauvres et des enfants des rues, Timothy Radcliffe analyse cependant la situation du monde actuel de la manière suivante, et c'est la que revient d'ores et déjà la question de la justice : « Nous vivons une époque où l'interdépendance ne cesse de s'accroître entre toutes les régions du monde. Nous échangeons toujours davantage de produits, de films, de livres, d'idées. Potentiellement, c'est une chance énorme pour construire une communauté humaine. Mais, en même temps, nous assistons à une terrible dégradation. Parce que le dénominateur commun de tous ces échanges se réduit à l'argent. La monétarisation de la communication humaine au cours de ces derniers siècles nous a réduits à de simples fonctions du marché. L'universitaire anglais Nicholas Boyle a écrit que nous avons tous une double identité, producteur pour le marché et consommateur sur le marché, la médiation entre ces deux pôles étant assurée par l'argent. Les pièces de monnaie qui portent l'effigie de César risquent de triompher de l'humanité qui est à l'image de Dieu. Nous vivons dans un monde où jamais n'on été aussi forts le rejet de la guerre et le désir de construire la paix durable. Jamais l'humanité n'a été aussi convaincue que la violence ne résout rien. Jamais elle n'a été aussi mobilisée contre la misère. Toute grande catastrophe suscite un élan international de solidarité. Nous assistons à l'émergence d'une conscience universelle. Cependant, nous n'en tirons pas toutes les conséquences. Ici, dans le monde occidental, nous avons du mal à admettre que nos pays ont une responsabilité dans la perpétuation des guerres et de la misère, par nos ventes d'armes, par nos politiques commerciales et financières... Nos opinions publiques éprouvent aussi ce que l'on appelle en anglais "compassion fatigue", la lassitude de la compassion. Elles n'en peuvent plus de voir se succéder sur les écrans de télévision les images de violence et de souffrance. La tentation est grande d'une nouvelle forme d'isolationnisme : éteindre la télévision... et oublier »³⁸.

Dans ses écrits rassemblés par Guillaume Goubert, essentiellement des lettres adressées à ses frères et sœurs de l'ordre ou des conférences, comme dans son ouvrage *Que votre joie soit parfaite*, publié en 2002, nous trouvons d'autres éléments qui vont dans le même sens. Réfléchissant sur « La source vive de l'espérance. L'étude et l'annonce de la Bonne Nouvelle » dans une lettre à l'Ordre en 1995, Timothy Radcliffe insiste sur le fait que l'étude est libératrice et qu'elle permet la destruction des idoles : « La discipline de notre étude a pour ultime finalité de nous amener à ce moment de conversion où sont détruites nos fausses images de Dieu, pour que nous puissions approcher du mystère. Mais penser ne suffit pas. [...] Le théologien doit être un mendiant qui sait comment accueillir les dons gratuits du Seigneur. Quant à nous, écouter la Parole requiert que nous nous libérions des fausses idéologies de notre époque.

³⁶ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.54-55.

³⁷ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.58-59.

³⁸ Timothy RADCLIFFE, *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.106-107.

Qui sont nos faux dieux ? L'idolâtrie de l'État, dont les autels ont vu sacrifier des milliers de vies innocentes, en fait sûrement partie ; le culte du marché, et la poursuite de la richesse. J'ai assez écrit sur les dangers du mythe du consumérisme. Notre monde tout entier est séduit par une mythologie : que tout s'achète et se vend. Tout est transformé en marchandises, tout a un prix. Le monde de la nature, la fertilité de la terre, la fragile écologie des forêts, tout cela est à vendre. Et même nous-mêmes, les fils et les filles du Très-Haut, nous sommes à acheter et à vendre sur le marché du travail. La Révolution industrielle a vu déraciner des communautés entières, arrachées à leur terre et réduites en esclavage dans les villes nouvelles. Cette migration de masse continue aujourd'hui. [...] Nos centres d'étude doivent être des lieux où nous sommes libérés de cette vision réductrice du monde, et où nous réapprenons à nous émerveiller de gratitude devant les généreux dons de Dieu. C'est par l'étude, en cherchant à comprendre les choses et à nous comprendre les uns les autres, que nous recouvrons un sens d'émerveillement face au miracle de la création »³⁹.

Timothy Radcliffe, dans cette même intervention et dans le registre qui est le sien, n'en reste pas au seul constat, mais s'appuie sur l'analyse pour indiquer une direction : *« Il ne suffit pas de s'indigner des injustices de ce monde. Nos paroles n'auront d'autorité que si elles se fondent dans une sérieuse analyse économique et politique des causes de l'injustice. Saint Antoine s'est collecté aux problèmes d'un nouvel ordre économique dans la Florence de la Renaissance, et dans notre siècle, Lebreton a analysé les problèmes de la nouvelle économie. Si nous voulons résister à la tentation des clichés faciles, alors nous avons besoin de frères et de sœurs formés à l'analyse scientifique, sociale, politique et économique. La construction d'une société juste ne requiert pas seulement une distribution équitable des richesses. Il nous faut bâtir une société dans laquelle nous puissions tous nous épanouir comme êtres humains. Notre monde se voit réduit à un désert culturel par le triomphe du consumérisme. La pauvreté culturelle de cette perception dominante de la personne humaine ravage le monde entier, et "le peuple périt faute de vision" (Pr 29,18) »⁴⁰.*

Dans une lettre à ses frères et sœurs pour le mercredi des cendres (1998), sur le sens de la vie religieuse – *La promesse de vie* – Timothy Radcliffe aborde la question du travail dans la société contemporaine, mettant en garde contre le danger des dominicains de devenir des personnes à double vie : celle vécue dans la communauté et celle vécue dans l'apostolat. Travail professionnel d'un côté et hôtel "religieux" le soir. *« La société occidentale contemporaine fragmente la vie. La semaine est séparée du week-end, le travail des loisirs, la vie active de la retraite, du moins pour ceux qui ont la chance d'avoir un emploi. On peut être professeur d'histoire le jour, parent le soir et chrétien le dimanche. Cette fragmentation nous rend difficile de vivre des vies unifiées, formant un tout. [...] Quand nous rentrons dans notre communauté le soir, comme tout le monde dans le reste de la société, nous voulons fermer la porte sur le poids de la journée. Ce que nous faisons au travail est "une autre vie". De plus en plus, le travail est professionnalisé. Pour la prédication de l'Évangile, il nous arrive souvent de devenir des professionnels qualifiés. Il est même possible d'obtenir un diplôme de prédication ou un doctorat d'études pastorales. Aucun de ceux que Jésus appela n'avait son diplôme d'apôtre ! Non qu'il y ait à redire à cette professionnalisation. Nous devons être tout aussi qualifiés et professionnels que ceux avec qui nous travaillons. Et pourtant nous devons être conscients des séductions de devenir un "professionnel". Cela apporte statut et position sociale. Cela nous situe dans une société stratifiée. Cela donne une identité et nous invite à un mode de vie. Éventuellement nous ramenons un salaire à la communauté. Comment ce docteur, ce professeur, ce pasteur, fera-t-il pour être un mendiant, un frère ou une sœur itinérant(e) ? Notre profession nous enferme-t-elle dans un étroit sentier, avec une promotion pour tout horizon ? Nous laisse-t-elle libres pour les exigences inattendues de nos frères et de Dieu ? Enfin, dans la société occidentale, c'est l'éthique du travail qui triomphe. C'est lui qui justifie l'existence. Le salut non par les œuvres mais par le travail. Les chômeurs sont exclus du Royaume. Quoi que nous prêchions, ce fiévreux activisme si souvent rencontré dans l'Ordre pourrait suggérer que nous aussi, parfois, croyons pouvoir nous sauver par ce que nous faisons. Nous louons en Dominique le "Praedicator gratiae", mais si nous prêchons que le salut est un don, est-ce bien là ce que nous vivons ? Vivons-nous comme ceux pour qui la vie, la plénitude de la vie, est un don ? Est-ce ainsi que nous regardons nos frères ? Entrons-nous en compétition pour faire voir à quel point nous sommes occupés et importants ? [...] L'abondance*

³⁹ Timothy RADCLIFFE, « La source vive de l'espérance. L'étude et l'annonce de la Bonne Nouvelle », dans *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.181-182.

⁴⁰ Timothy RADCLIFFE, « La source vive de l'espérance. L'étude et l'annonce de la Bonne Nouvelle », dans *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.194-195.

de vie nous conduit à l'enjouement de ceux qui sont défaits du fardeau d'être des petits dieux. Nous pouvons laisser tomber le terrible sérieux de ceux qui croient pouvoir porter le monde sur leurs épaules. Alors, nos communautés pourraient bien être vraiment des lieux où nous initier au bonheur du Royaume »⁴¹.

Ce que Timothy Radcliffe confie aux siens sur le mode du "sérieux", du "grave", il sait aussi le distiller avec son humour tout *british* ! Je veux pour preuve cette réflexion adressée aux supérieures majeures de France (octobre 1998) : « L'ours et la moniale. Le sens de la vie religieuse aujourd'hui ». « [...] Les murs de Rome étaient couverts d'affiches d'un grand ours en colère. Et l'inscription sur l'affiche disait [...] "la force du juste prix". En attendant le bus, j'ai eu tout le loisir de contempler cet ours. Il capte bien l'histoire de la modernité. En premier lieu, cet ours suggère que la trame fondamentale de l'histoire est un progrès irrésistible. C'est un ours dont Darwin aurait été fier, un vainqueur dans le processus dévolution. L'histoire humaine est une marche en avant. C'est aussi le symbole de l'économie mondiale, le marché. Ce qui fait avancer l'histoire humaine, c'est l'économie. "La force du juste prix". L'Histoire c'est le progrès inévitable, à travers la libération du marché. Le meilleur système économique triomphe. C'est l'ours le vainqueur. Quand j'étais enfant (et, à vous voir, j'imagine que beaucoup d'entre vous l'étaient aussi), on pouvait encore tout juste croire que l'humanité était sur la voie d'un avenir radieux. Mais, déjà, des ombres se profilaient. [...] Aujourd'hui, nous sommes moins sûrs de nous. Le fossé entre riches et pauvres continue à se creuser. La malaria et la tuberculose sont de retour et, d'ici à un an, il y aura probablement quarante millions de personnes atteintes du Sida. Rien qu'en Europe, le chômage touche vingt millions de personnes. Les rêves d'un monde juste semblent s'être éloignés. Où va l'humanité ? Notre histoire a-t-elle un sens, une direction ? [...] Nous ne pouvons vivre sans histoires. Comme nous en sommes venus à douter de la marche en avant de l'humanité, il faut d'autres histoires pour combler le vide. Ce seront peut-être des histoires millénaristes de fin du monde, des histoires d'extraterrestres, des histoires de victoire à la Coupe du monde (bravo la France !). Assez souvent, c'est seulement ce que nous appelons en anglais des "soaps operas", les séries insignifiantes de la télévision. [...] C'est peut-être la soif d'une histoire qui explique l'extraordinaire réaction à la mort de la princesse Diana. Les Anglais sont, comme vous le savez, des gens très peu émotifs, ou du moins les Français aiment-ils à le croire ! Mais je n'ai jamais vu un tel chagrin. C'était comme si l'histoire au cœur de l'humanité avait pris fin sous un pont à Paris. Des millions de gens ont pleuré comme s'ils avaient perdu leur femme ou leur enfant ou leur mère. Partout où je vais dans le monde, je sais qu'à la fin, les gens vont m'interroger sur la princesse. [...] Au Viêt-Nam, on m'a même dit que je ressemblais au prince William. J'en étais ravi, mais ces gens sont d'une politesse extrême ! C'était le "soap opéra" du monde. Peut-être son histoire parlait-elle à autant de gens justement parce qu'en elle, nous pouvions nous voir nous-mêmes. C'était une personne bonne mais pas parfaite, qui s'intéressait réellement aux autres, dont la vie aurait dû être merveilleuse et pourtant, inexplicablement, a été un échec. C'est une histoire triste et futile, évoquant la futilité ressentie par tant de personnes qui se demandent où va la vie. Dans quel sens la vie religieuse peut-elle suggérer une autre trame, une contre-histoire ? [...] Les moines sont là, c'est tout, et leur vie n'a donc aucun sens sinon d'annoncer l'achèvement des temps, cette rencontre avec Dieu. Ils sont comme ces gens qui attendent à l'arrêt de bus. Le seul fait qu'ils soient là indique que le bus doit sûrement arriver. [...] C'est par une absence de sens que leur vie révèle une plénitude de sens que nous ne pouvons définir. Tout comme la tombe vide annonce la Résurrection, ou le scintillement dans l'orbite d'une étoile indique l'invisible planète. »⁴².

Méditant sur la parabole du bon Samaritain et l'appel final de Jésus « Va et fais de même », Timothy Radcliffe en vient à envisager la dimension politique de l'action : « "Va et fais de même". Ces paroles sont une invitation à construire une société qui n'existe pas encore. [...] Une conscience chrétienne de la responsabilité politique est toujours orientée vers l'avenir. Elle est une ouverture tendant vers une communauté où l'immigré, l'étranger et le pauvre sont tous nos prochains. Elle montre le Royaume. À la différence du communisme, nous, chrétiens, ne pensons pas que nous puissions construire le Royaume nous-mêmes. Le Royaume viendra comme un don immérité. Ce don dépasse notre imagination. Mais notre politique" qui recherche la communion avec l'autre, ouvre nos mains pour recevoir ce don. La politique a été définie comme "l'art du possible". La politique chrétienne est caractérisée par l'espoir d'atteindre ce qui, pour beaucoup, semble impossible. Nous

⁴¹ Timothy RADCLIFFE, « La promesse de vie », dans *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.208-209, et 243.

⁴² Timothy RADCLIFFE, « L'ours et la moniale », dans *Je vous appelle mes amis. Entretiens avec Guillaume Goubert*, Paris, Cerf, 2000, p.247-251.

preons le risque de nous élaner vers une communion qui nous dépasse. La politique chrétienne est l'art de l'impossible. En fin de compte, cela implique que nous perdions les particularismes étriés qui nous séparent les uns des autres. La parabole raconte notre voyage. Ce voyage transforme les identités de ceux qui y prennent part »⁴³.

Cette conviction Timothy Radcliffe la puise directement dans une des devises de l'Ordre : « *Laudare, benedicere, praedicare* », glorifier, bénir, prêcher. « *Devenir prêcheur est biens davantage qu'apprendre à parler de Dieu. C'est la découverte de l'art de glorifier et bénir tout ce qui est bon. Il n'y a pas de prédication sans célébration. Nous ne pouvons prêcher si nous ne glorifions, si nous ne bénissons la bonté de ce que Dieu a fait. Le prêcheur doit parfois, comme Las Casas, affronter et dénoncer l'injustice, mais dans le seul but que la vie l'emporte sur la mort, la résurrection sur la tombe, la glorification sur l'accusation. [...] Quand la guerre a éclaté entre l'Argentine et la Grande-Bretagne à propos des îles Malouines en 1982, les frères de la communauté d'Oxford sont descendus dans la rue en habit, portant des cierges. Nous sommes allés en procession jusqu'au mémorial de la guerre, où nous avons prié pour la paix. L'an dernier, je me trouvais justement en Argentine pour "la fête des Malouines", une journée où la nation renouvelle son engagement envers ces îles. J'étais à Tucuman, au nord du pays, et les rues étaient pleines de drapeaux argentins. Je dois avouer que je me suis demandé si j'avais vraiment choisi le bon moment pour ma visite ! L'après-midi, je participais à la rencontre d'un millier de membres de la famille dominicaine, et là, il y avait aussi un petit drapeau anglais ! Et nous avons célébré ensemble l'eucharistie pour tous les morts, les Argentins et les Anglais. La paix que nous prêchons, nous devons la vivre. Il y a au nord du Burundi un monastère dominicain. Le pays entier a été détruit par la violente guerre civile opposant les Tutsi aux Hutu. Partout, les villages sont vidés et les champs brûlés. Mais en approchant de la colline au sommet de laquelle se trouve le monastère, on aperçoit du vert. Là, les gens viennent entretenir leurs champs. Dans ce désert de guerre, il y a un oasis de paix. Et cela, parce que les moniales elles-mêmes vivent en paix ensemble, quoiqu'elles soient aussi des Tutsi et des Hutu. Toutes ont perdu des membres de leur famille dans cette guerre. La paix et le pardon se sont faits chair dans la communauté. La paix que nous devrions partager va bien au-delà de l'absence de conflit. Elle est plus que le pardon réciproque des torts que nous nous sommes faits. Elle est l'amitié au cœur même de la fraternité dominicaine »⁴⁴.*

Timothy Radcliffe y reviendra à propos du Rwanda et de l'Algérie : « *Je n'oublierai jamais ma visite au Rwanda alors que le pays était au bord de l'explosion. Au bout d'une journée de confrontation avec toute cette violence, toute cette détresse, nous étions réduits au silence. Il n'y avait rien à dire. Grâce à Dieu, littéralement, on nous donna quelque chose à faire, célébrer le rituel de l'eucharistie ; exprimer par un rite ce que nous étions hors d'état de mettre en mots. Puis vinrent les voyages en Algérie, où nos frères et sœurs vivent en danger de mort quotidien. [...] Je suis plus convaincu que jamais de l'importance de lieux de réflexion et de recherche si nous voulons guérir notre société de sa violence et reconstruire la communauté humaine »⁴⁵.*

A partir de ces éléments théologiques, comment Timothy Radcliffe envisage-t-il le rôle du chrétien dans le monde ? « *Il appartient aux chrétiens d'être actifs dans cette inventivité. Face à sa mort, Jésus fait une "nouvelle" alliance. Nous devons quant à nous jouer notre rôle dans la réinvention d'institutions fondamentales qui rendent à l'homme le contrôle de sa destinée. Ainsi, l'État-nation est une invention récente qui a aidé à rassembler des hommes pour qu'ils vivent ensemble et s'organisent. Mais dans la majorité des parties du monde, il paraît dépassé. Il est trop petit pour les grands problèmes et trop grand pour les petits. [...] Comme chrétiens, avec tous les autres, nous avons notre rôle à jouer dans l'invention des nouvelles institutions dont l'humanité a besoin. [...] Face à un monde en fuite, ne demeurons pas passifs ; inventons les institutions nouvelles qui aideront l'humanité à prendre en main sa destinée. Refusons de faire d'une institution politique particulière un absolu et une idole. En tant que chrétiens, nous sommes citoyens du Royaume, et nous devrions donc garder cette liberté vis-à-vis de toute identité particulière actuelle. Nous devrions avoir la liberté d'inventer de nouveaux modes de vie qui permettront à l'humanité de contrôler son propre destin. Mais le récit de la dernière Cène nous invite à être encore plus radicaux. Car Jésus affirme : "Ceci est mon corps livré pour vous" »⁴⁶.*

⁴³ Timothy RADCLIFFE, « La parabole du bon Samaritain », dans *Que votre joie soit parfaite*, Paris, Cerf, 2002, p.47.

⁴⁴ Timothy RADCLIFFE, « Glorifier, bénir, prêcher », dans *Que votre joie soit parfaite*, Paris, Cerf, 2002, p.47 ; 69-70.

⁴⁵ Timothy RADCLIFFE, « Vérité et conflit », dans *Que votre joie soit parfaite*, Paris, Cerf, 2002, p.74.

⁴⁶ Timothy RADCLIFFE, « Où allons-nous ? », dans *Que votre joie soit parfaite*, Paris, Cerf, 2002, p.240-241.

Conclusion

Pour conclure j'aimerais vous citer une dernière fois Timothy Radcliffe s'adressant à des jésuites lors de la « Rencontre internationale de jésuites sur la liturgie » organisée à Rome en juin 2002. Le maître des dominicains était invité à s'adresser aux jésuites sur le thème de la "sacramentalité de la Parole". L'humour était de la partie dans cette intervention « Prédication : sortir de l'ennui ! ». Je le cite :

« Il faut bien reconnaître, la prédication n'a pas toujours l'effet escompté : il n'est pas rare qu'elle endorme le peuple de Dieu, ou l'incite à prier pour que le prédicateur s'arrête ! Comment pouvons-nous élaborer des théologies de la sacramentalité de la Parole, alors que bien des homélies sont aussi ennuyeuses ? Je ne parle pas seulement des homélies de dominicains ou même de jésuites. L'une des définitions du mot "prêcher", dans le dictionnaire Webster, est : "donner un conseil religieux ou moral, de manière fastidieuse".

L'ennui lié à la prédication a été un défi pour le peuple de Dieu depuis" le début. Saint Paul lui-même pouvait parler d'un ton si monotone qu'en l'écoutant Eutychès s'endormit et en mourut. Une consolation dans les moments de doute ! Césaire d'Arles prêchait rarement, mais quand c'était le cas, il fallait fermer les portes à clef afin d'empêcher les fidèles de se soustraire au supplice. J'ai demandé que l'on ferme également les portes de cette salle ce matin, mais les organisateurs ont refusé ! John Donne, le prédicateur et poète anglican, affirmait que si les Puritains prêchaient aussi longtemps, c'était parce qu'ils attendaient le réveil de l'assemblée. Toute l'histoire de l'Église est jalonnée de crises majeures relatives à la prédication. Les dominicains tout comme les jésuites ont été fondés pour répondre à de telles crises. Le 13^{ème} et le 16^{ème} siècles ont été des temps de transformation sociale profonde qui ont vu de nouvelles façons d'être, de nouvelles questions, de nouvelles aspirations : le prédicateur a dû s'adapter.

[...] Au 16^{ème} siècle, la crise qui contribua à la fondation de la Compagnie de Jésus était due à la sclérose scolastique. Les "Constitutions" de la Compagnie ordonnent que la prédication se garde du style scholastique et ne soit ni "desséchée", ni "théorique". En d'autres termes : "Ne prêchez pas comme les dominicains !" Il fallait une nouvelle forme de prédication, capable d'entraîner la conversion du cœur. Une nouvelle compréhension de notre relation à Jésus a pris corps dans le nom même de "Compagnie de Jésus". [...]

Comment notre prédication peut-elle prendre en compte [aujourd'hui] les doutes et les questions de notre génération tout en offrant une parole forte ? La culture mondiale de consommation, culture de marché, exerce une emprise bien plus radicale et universelle que tout ce que les fondateurs de nos Ordres ont eu à affronter. Le triomphe de cet ordre culturel et économique est tel que personne ou presque n'y échappe. Il a perverti presque toutes les cultures locales. Il touche les esprits et les cœurs de nos communautés chrétiennes. Il nous touche nous, prédicateurs, hommes et femmes de notre temps. Je ne dis pas que cela soit pire que ce qui a précédé. Je ne souhaite pas m'en prendre à la modernité. Mais l'effacement de la culture chrétienne oblige à investir radicalement les doutes, les interrogations et les échecs de nos contemporains. La tentation du prédicateur est de connaître les réponses dès le départ et de partager la richesse de son savoir et son expertise. Il faut résister à cela. Nous devons nous reconnaître comme les disciples autour de la table de la Cène, intrigués, confus et inquiets de ce qui est en train de se passer. Nous devons laisser l'Évangile nous réduire au silence, résistant à notre instinct de propriété. Nous devons mendier une illumination. Nous devons nous faire mendiants d'une parole. Notre prêche sera peut-être assez quelconque. La plupart d'entre nous possédons cinq ou six thèmes de sermon adaptables à presque n'importe quel texte de l'Évangile. Mais ce même vieux sermon viendra comme un don, avec une touche de surprise et de fraîcheur.

Tous les évangiles commencent par le silence : Luc par le silence étonné de Zacharie ; Matthieu par le silence interrogateur de Joseph ; Marc par le silence du désert, et Jean par ce silence originaire d'où naît la Parole. Nos annonces de la Bonne Nouvelle doivent, elles aussi, commencer par le silence »⁴⁷

⁴⁷ Timothy RADCLIFFE, « Prédication : sortir de l'ennui », dans *Études*, janvier 2003, n°3981, p.63-67